

Lévy enrage que notre démocratie ait été un fait plus qu'un objet de pensée (« *On en jouissait tant qu'elle était là, on la regrettait quand elle n'y était plus* »), ne reconnaît-il pas, sans l'avouer, que penser la démocratie, comme on pense le totalitarisme ou l'intégrisme, est une entreprise heureusement impossible ? En affirmant qu'elle n'a pas plus de vérité à dispenser que d'absolu à réaliser, qu'elle ouvre, de surcroît, sur la contemplation d'un ciel vide, il ne lui laisse que de renouer avec le sens tragique de la condition humaine, comme au seul antidote de la volonté de pureté.

La démocratie parie sur le mal, elle vit avec son ennemi, c'est sa forme d'héroïsme. La démocratie est un exercice risqué, une pratique qui a besoin de politiques, de politiques non démissionnaires, et surtout de grands politiques. Leur absence, leur disparition, voilà son malheur. Lévy cite De Gaulle, justement, Brandt, Havel, des hommes de geste ou d'inspiration, des hommes capables de douter de tout, même de ce que dit le peuple, mais d'abord capables de dire non. « *La démocratie, c'est la guerre* », écrit Lévy sans paradoxe, c'est-à-dire la nécessité du conflit, du tumulte, de la discorde, au moins du débat, dont il semble que bien peu veuillent encore.

Lévy ne donne pas de solution, parce que la démocratie n'est pas un problème à résoudre par un expert de plus. La raison de ce livre d'existence, passionnément roboratif, tient dans sa conclusion : « *Et si la question centrale était vraiment : qui est prêt à penser comme on fait une guerre, en cherchant moins à convaincre qu'à gagner ?* »

P. G.

(1) *La Pureté dangereuse*, par Bernard-Henri Lévy. 303 pages (Grasset).